

Conférence destinée à un public scolaire. 11 octobre 2013

Pierre Laborie a été professeur d'histoire contemporaine à l'Université Toulouse II – Le Mirail et directeur d'études à l'EHESS.

### 1/ Histoire et mémoires

Histoire et mémoire sont deux modes d'accès au passé, deux approches indissociables mais différentes ; ce n'est cependant pas la distance du temps qui limite la mémoire (cf. les régions protestantes et la mémoire de la Saint Barthélémy).

#### La mémoire :

- est une expression de la fidélité ;
- est un élément d'affirmation identitaire ;
- procède par certitudes, elle affirme de façon intangible ;
- fonctionne sur un mode binaire (victime/bourreau ; coupable/innocent) ;
- est une lecture du passé à partir du présent, elle est déterminée par des préoccupations actuelles ;
- veut lutter contre l'oubli mais organise elle-même l'oubli. Elle crée elle-même des « trous de mémoire ».

Ex : *Le chagrin et la pitié* se veut un portrait fidèle de Clermont-Ferrand sous l'occupation selon Ophüls. Cependant, la fondation d'un des plus grands mouvements de résistance, Libération, par J. Cavallès n'est pas évoquée. C'est aussi à Clermont que se replie l'université de Strasbourg : beaucoup d'étudiants deviennent résistants, sans que cela n'apparaisse dans le film.

La mémoire elle-même, quand elle recherche à être efficace, laisse de côté beaucoup d'éléments.

Ex : dans la mémoire du débarquement reste le sacrifice des GI mais pas l'écrasement des villes françaises sous les bombes (Le Havre, Royan). C'est une mémoire impossible du fait de l'exploitation de ces bombardements par la propagande nazie ou de Vichy.

Il y a donc des « mémoires étouffées » (P. Ricoeur)

Il y a ainsi une ambiguïté fondamentale de l'utilisation de la mémoire en histoire, même si la mémoire peut jouer aussi un rôle positif (ex. le réveil de la mémoire juive dans les années 1970 entraîne un nouveau travail d'histoire sur la Shoah).

#### L'histoire recherche au contraire la vérité :

- comme recherche, c'est un savoir critique, qui se remet en question, qui réfléchit sur ses usages ;
- l'histoire est une interprétation, elle donne un sens aux événements (à partir des mêmes sources et des mêmes références on peut aboutir à une construction de la vérité différente) ;
- l'histoire tente donc d'expliquer les choses et non de les juger ;
- l'historien doit ainsi être un « sauve-mémoire » (contre l'oubli) et un « trouble-mémoire ».

## 2/Quelle est la nature singulière de la Résistance comme événement ?

Qu'est-ce qui la différencie de la guerre ?

Peut-on aborder un événement qui se différencie de la guerre conventionnelle avec des catégories d'analyse qui y sont liées (ex : nombre de combattants) ?

La Résistance ne peut être comprise comme un simple événement de la longue guerre de la France contre l'Allemagne, pour plusieurs raisons.

- L'entrée en Résistance pose problème : elle suppose un choix et une volonté, au contraire de la mobilisation (ordre donné). C'est un choix individuel, solitaire, et difficile. On *fait* la guerre, mais on *entre* en résistance.
- La Résistance est une expérience faite de secret, expérience qui n'a pas été vécue par les contemporains : la Résistance appartient donc à l'imaginaire social. Pour le 11 novembre 1918 (cloches), le Front populaire, la défaite de juin 1940... pour tous ces faits il y a une expérience directe de l'événement en fonction de laquelle se construit une représentation.  
Au contraire la Résistance repose sur la rumeur. Ce n'est qu'en 1944 que la population en a une expérience directe ; or il y a là une perception biaisée car la Résistance de 1944 n'est pas celle des années précédentes.  
Et l'on peut vite passer d'une Résistance construite dans le secret à une Résistance qui a des choses à cacher.
- La Résistance n'est pas une véritable guerre car les armes sont rares. Il y a peu de parachutages, ils sont tardifs (peur des alliés de ne pas contrôler les résistances)
- Le rapport à la mort dans la Résistance n'est pas celui de la guerre conventionnelle. Les résistants se sont désignés à la mort ; ils font le choix du sacrifice. Dans la guerre classique les balles frappent au hasard.
- Le rôle des femmes n'est pas le même que dans la guerre conventionnelle. Elles sont plus présentes dans la résistance, et sortent de leur statut féminin.
- La trahison joue dans la Résistance un rôle fondamental. Le sort de chacun en dépend, à la différence de la guerre classique. D'où la peur, les problèmes moraux, que l'on ne retrouve pas de la même manière dans la guerre classique.
- La Résistance enfin n'est pas une guerre classique car elle ne prétend pas à la même efficacité. Le but n'est pas de réduire l'ennemi à néant.

## 3/ Quelle est la place de la mémoire dans l'image construite de la Résistance ?

Comment rend-on compte de la Résistance ?

Il y a une image brouillée dans les manuels scolaires, qui montrent une mémoire de la Résistance dominante, omniprésente (années 1945-70) : le résistancialisme.

Bien sûr, cette mémoire de la Résistance est bien là. Mais dans le même temps, de façon constante, avec violence, il y a une contestation de la Résistance :

- par les « hussards » (R. Nimier, A. Blondin, M. Aymé...), qui dénoncent la Résistance comme une imposture dès les années 1950

Cette « contre-mémoire » de la Résistance est portée à droite : elle refuse l'idée d'une dette vis-à-vis de la Résistance, et se fonde sur le refus de l'épuration telle qu'elle s'est déroulée en 1944-1945.

- par les différences entre résistants, communistes et gaullistes, qui s'attaquent violemment (ex. dans les débats parlementaires sur les lois d'amnistie)

Le terme de résistancialisme est à utiliser avec précaution : le résistantialisme naît à l'extrême droite, avec l'idée que la résistance a fait naître en France une guerre civile. Ce mot est ensuite recréé par H. Rousso avec le terme résistancialisme. Il ne faut donc pas oublier de remettre les mots dans leur propre histoire.

F. Bouteloup, professeur au lycée Descartes d'Antony